

Arno Schmidt

Trois proses

Traduit par Hartmut Traub, Hans Hartje
et Claude Mouchard

Raconté sur le dos

Par la fenêtre, on voyait la rue pluvieuse, pans de goudron ravaudé et flaques de verre noir ; en haut, le joli petit polygone du ciel. De côté, la lumière funèbre de la lune ; dessous, la morgue des nuages épais en pénibles draps. Nous plissâmes une moue désapprobatrice, et retournâmes immédiatement au coin du feu. Madame le docteur me considérait non sans bienveillance ; avec minutie, elle m'arrangea la chaise longue encore plus méticuleusement - commodément, si bien que j'étais presque couché sur le dos, et des feux follets ne cessaient, par bonds, de passer sur moi ; elle s'adossa elle-même confortablement, et fuma.

Madame le docteur avait la quarantaine, elle était célibataire, professeur ; elle était si intelligente que moi, avec mon petit savoir en désordre, moussu-crêpu, je me sentais bien louche. Ce jour-là, en plus, elle portait sa robe rouge, celle avec des points noirs ; et c'était mon jour de récit, si bien que malgré l'intimité de la petite société — nous étions, comme la plupart du temps, seuls — j'étais de nouveau terriblement embarrassé.

Il ne me restait donc que la Norvège ; et je commençai par les trois géologues que j'avais rencontrés un jour dans le Dovrefjell : la plus magnifique fréquentation du monde ; surtout pour des géologues ! Leur genre à eux, c'est de s'arrêter à toute nippe, de parler, à demi-mots, près de toute couche de terre. Ils cassent toutes les pierres, apparemment pour voir comment fut fait le monde. On leur montre une majestueuse pyramide de roc, et c'est au mieux un laccolithe ; parle-t-on de glacier, ils débattent pensivement de la possibilité que des habitants d'une cité lacustre y soient gelés, avec leur roquet-des-tourbes (joli nom, ça).

A mi-chemin entre Dombas et Jerkin, un pauvre bloc de pierre sur lequel j'étais assis mit ces messieurs hors d'eux-mêmes ; je dus vraiment me lever, et leur laisser mon siège en proie ; tandis qu'ils le cassaient en morceaux, ma personne s'éclipsait sans bruit.

Si, donc, j'évite de me trouver sur le chemin des géologues eux-mêmes, je n'en aime pas moins leur science, surtout dans l'arrière-automne. (Madame le docteur prêtait l'oreille derrière une nébuleuse d'Orion de fumée de cigarette ; on ne pouvait voir ses yeux, car, bien sûr, elle portait des lunettes.)

Rien n'est plus agréable que de discuter autour d'un feu vigoureux de la formation d'une masse montagneuse qu'on a visitée en été, d'entendre causer de volcans, de planètes fracassées, et de pétréfactons. Si de surcroît on en vient à la Paléontologie, il me faut aussitôt faire entrer dans la danse mammoths et gigantosaures ; on imagine comment quelque Béhémoth se promène dans la forêt carbonifère, et nourrit sa couvée d'éléphants, un peu comme nos lézards d'aujourd'hui nourrissent la leur de mouches bleues : vive le pittoresque !

Mon regard vague fit des méandres tout autour de la chambre. Madame le docteur se leva (elle était aussi grande que moi, — 1,80 m), tira la bouteille de cognac de son prisme en carton, fit glisser vers moi le verre-bilboquet (en anglais : tumbler) de couleur verte : l'introduction n'avait-elle pas suffi à lui plaire, fallait-il encore un coup d'accélérateur ?

Boire docilement ; le vent continuait à siffler ses harmonies dodécaphoniques ; et je contai l'histoire des contrebandiers de 1944 ; ils étaient quatorze, chacun avec un sac plein de la meilleur poudre suédoise, ils avaient fait du chemin. Le dernier de la colonne remarqua que son fardeau devenait toujours plus léger. Ce qui lui fut fort agréable, mais bientôt un soupçon lui vint : ne jouissait-il pas de ce bienfait au détriment de sa charge ? Malheureusement oui : le sac avait un trou, et la trace était reconnaissable dans la neige frontalière. Il cria un « halte ! » épouvanté ; sur quoi chacun de ceux qui marchaient devant lui jeta immédiatement son fardeau à terre, et s'assit sur son sac pour se taper un schnapps.

Au dernier il vint cependant une idée ingénieuse : il retourna en arrière aussi loin que s'étirait la raie de poudre, il la toucha à son extrémité avec sa cigarette, dans l'intention avisée de supprimer la ligne accusatrice. Trois secondes plus tard, il entendit un coup de tonnerre étrangement prolongé qui ne suscita pas en lui la moindre surprise, tant étaient multiples les échos contre les parois des montagnes et mélancoliquement beau le grondement à travers les vallées ; mais tout ce vacarme avait été produit par les 14 sacs qui, atteints par la mise à feu, avaient sauté en l'air.

Pause. Le vent poussa un spirite-faible cri d'horreur impossible à reproduire en notation musicale. En effet : y étaient inclus les quatorze qui voulaient sur leurs sacs prendre un repos bien mérité. C'est la guerre¹. Pause.

Le coffret à cigarettes était derrière moi. Elle se leva d'un doux pas de chat. Penchée au-dessus de moi (c'est-à-dire vers la boîte à cigarettes, naturellement !) ; immense, gigantesque était sa robe ; désert rouge aux noirs tronçons de rochers. Et le visage planait sans fin ; les verres de lunette pendaient au-dessus de moi comme deux lacs figés, gelés (au fond desquels moi, monstre fantastique, je me tenais coi). Et le planétoïde, l'astéroïde, toi mon satellite, entra en collision avec moi.

(Première publication dans le *Süddeutsche Zeitung*,
München, 12 mai 1956.)

1. *Ndt* : en français dans le texte.

Le poète et le critique

Certes, c'était déjà un homme malade, bien qu'il n'eût qu'à peine vingt ans : il avait la maladie typique des poètes anglais, la tuberculose. Voilà pourquoi il demeurait en Italie depuis qu'un modeste héritage le lui avait permis. Néanmoins, ses amis furent profondément ébranlés quand ils le trouvèrent sur le divan, de l'écume sanglante à la bouche, doigts à sa poitrine haletante : ils ne l'avaient tout de même pas cru *aussi* malade ! On lui apporta des sédatifs ; mais il ne faisait que montrer toujours de sa main maigre et tremblante la table où se trouvait l'exemplaire de la « Quarterly Review ». On s'étonna, on le prit, et on y trouva l'article de John Wilson Crokers qui avait rendu compte de l'*Endymion*, ce somptueux poème mi-grec mi-romantique, de manière hargneuse — et surtout fausse-inintelligente, de sorte que cette critique ne se lit plus aujourd'hui que comme une curiosité. Aujourd'hui. A l'époque, le pauvre John Keats s'irrita de ce qui était non pas méconnaissance, mais falsification malintentionnée, au point d'en mourir ; au point, en tout cas, que sa précieuse vie en fût abrégée de plusieurs années : « Chantons maintenant le Pillala / en plaintes nombreuses de peine et de détresse : / Oh orro orro ollalu, / hélas, l'enfant du maître est mort. »

« A bas le chien ! C'est un critique ! » : trouvez-vous que, dans ce cri d'indignation, Goethe avait tout à fait tort ? Hé bien prenons un autre exemple :

D'accord, Johann Anton Leisewitz *était* un drôle de coco. D'une incroyable susceptibilité nerveuse : en 1780, à l'enterrement de son duc Charles de Brunswick, les salves des soldats le mirent en fuite ; et une autre fois, comme il voulait entrer dans un village et que des chiens aboyaient contre lui à l'entrée, il fit demi-tour. Aussi détestait-il tous les rapports sociaux, tous les amusements, et fuyait-il tout visiteur peu familier ou inconnu, si bien que Johann Heinrich Voss, Matthisson et Eschenburg se cachèrent un jour dans une ruelle où Leisewitz devait passer en rentrant du bureau — il était fonctionnaire —, afin d'obtenir une rencontre avec lui devenue par là inévitable. Mais je tiens à souligner qu'une telle attitude ne peut sembler curieuse qu'aux gens peu familiers du travail littéraire ; c'est réellement comme ça, sous la pression de toutes sortes de figures et de problèmes de forme — il parle avec lui-même, il dispute avec sa main d'écrivassier qui veut s'étaler, serre le poing après avoir saisi en ses mots d'exactes images de la réalité — ne peut se permettre la société des autres hommes que rarement, et à doses strictement mesurées. Quoi qu'il en soit, lorsque Schröder, directeur de théâtre et théoricien du drame qui fut célèbre en son temps, mit au concours, en 1775, un prix pour le meilleur drame, Leisewitz présenta un « Julius de Tarente » — il ne gagna pas le prix ; ce fut Maximilian Klinger, un nom qui n'est pas non plus méprisable, pour ses « Jumeaux ». Leisewitz, moins bêtement « ulcéré » que pris de doute quant à son propre talent, ne fit plus jamais figure de poète. Il détruisit lui-même une « Histoire de la guerre de Trente ans » ; après sa mort, conformément à une dis-

position testamentaire, l'ensemble de ses papiers, parmi lesquels des pièces de théâtre achevées, dut être brûlé.

Encore un exemple, parmi toute une profusion :

Le « dernier du Hainbund », Samuel Christian Pape, dont les chants et ballades populaires faisaient naître les plus hauts espoirs, fut, dans le Journal littéraire d'Iéna qui faisait alors autorité, éreinté au point que, de fait, il se tut ; c'est qu'il pesait lourd, le nom qui figurait au bas du verdict injustement dur : August Wilhelm Schegel !

Une pareille sensibilité aux propos — le plus souvent injustes — des critiques ne se limite nullement à des noms relativement inconnus : j'ai cité plus haut Goethe. Fouqué, le poète d'Ondine, confessa dans son grand âge que par tout propos défavorable de ce genre, il fut atteint jusqu'à la moelle, et qu'à chaque fois, il en résulta plusieurs mauvaises journées improductives. James Fenimore Cooper, le créateur de l'immortel « Bas de cuir », un athlète de 6 pieds de haut et, outre ses facultés créatrices, plein de la rudesse du « frontalier » querelleur, pionniers oh pionniers, intenta, à un seul et même moment, pas moins de 52 procès en diffamation contre critiques et journaux : au lieu de gaspiller son temps, que ne nous a-t-il ajouté un sixième volume à la série de son « Leatherstocking »¹.

La question de savoir de quel côté est le « droit » est relativement simple : fondamentalement, du côté du poète !

Car c'est un préjugé populaire que de supposer qu'un critique connaît quelque chose à son métier : qu'on n'oublie jamais que les plus grands noms, au début de leur carrière, furent attaqués de la manière la plus incroyable ! Là, le « Werther » de Goethe est immoral ; son « Faust », un complet échantillonnage de la déraison. Le « Hamlet » de Shakespeare ? : « l'élucubration d'un sauvage ivre » — et ces derniers mots n'ont pas été écrits par un quelconque quidam, mais par le très grand Voltaire ! Qu'il mérite d'estime, au contraire, notre Ludwig Tieck qui, jadis, à son jeune ami, à son « Eckermann », Rudolf Köpke, confia : « Jamais au grand jamais je ne critiquerai un roman ; je sais trop bien quel travail indiciblement épuisant il faut pour simplement mettre par écrit un morceau de vastes dimensions ; je suis prudent. »

Qu'on ne sous-estime pas, en effet, l'importance qu'en général le poète accorde à l'écho. Il est harassé ; il s'est épuisé ; il « frissonne comme une feuille de tremble » (Scheffel après l'achèvement de l'apparement si aimable « Ekkehard ») ; il attend au moins un signe de reconnaissance envers son cruel travail suicidaire (car un écrivain se dissout lentement dans ses œuvres ; quant au pauvre résidu qui reste, il vaut mieux ne pas le regarder).

Comme il était agité, Voltaire, quand sa célèbre « Zaïre » dut être créée ! Il n'avait plus l'énergie d'aller lui-même au théâtre ; il préféra placer, dans la rue entre le théâtre et son domicile, un relais dont les messagers devaient lui apporter de moment en moment des nouvelles de l'accueil fait à son œuvre — afin d'être en état, dans son cabinet, en robe de chambre, d'éprouver à son aise tous les tourments, toutes les joies de l'auteur. Qu'on

1. *Ndt* : en anglais dans le texte.

l'imagine recevant la nouvelle : « Le public est agité » : « Ah, s'écrie-t-il, est-il possible d'éveiller ton intérêt, étourdi peuple gaulois ? » / « Le public applaudit, crie d'enthousiasme » : « Ah, honnêtes Français, vous comprenez votre Voltaire, et vous l'avez ! » / « Le public hue ; et l'on entend un sifflement » : « Traîtres, perfides ! Est-ce pour moi, cela, pour moi ? ! » (adapté d'E.T.A. Hoffmann).

Il n'y a, pour l'auteur, qu'une possibilité, et qui n'est pas nouvelle (de même, soit dit en passant, qu'il n'y a rien de nouveau sous la lune — derrière, il se peut, par exemple pour les spoutniks, qu'il y ait encore des possibilités) ; déjà le grand Walter Scott y avait recouru ; il ne lut *jamais* une critique, bonne ou mauvaise. Personne dans son entourage ne devait y faire allusion, ni femme, ni enfant, ni ami, ni élève. Il travailla, et créa les figures les plus immortelles : « Si le public arrête de danser, j'arrête de siffler ; si l'éditeur arrête de payer, j'arrête d'écrire », telle était sa maxime. (A quoi nous devons les œuvres les plus belles, et dont on n'épuisera jamais la lecture, depuis le perpétuellement refilmé Robin des bois jusqu'à « Au cœur de Midlothian », etc., tout au long de trente épais volumes.) Pareille façon de faire, qu'il faut conseiller d'urgence à tout auteur, n'a rien à voir avec un feint je m'en fichisme, ni avec une pénible diététique de l'âme ; ce n'est au fond que l'expression juste d'un très simple fait : la critique, personne ne la lit plus au bout de huit jours ; le livre est encore là cent ans après dans la bibliothèque.

Goethe, que cria-t-il, — « Mon cœur a battu : allons, à cheval » — du haut de Pégase au critique ? : « Le roquet de notre écurie / veut être notre compagnon ; / mais il ne fait, s'il jappe et crie, / que montrer que nous chevauchons ! »

(Première publication, sous le titre *Er will der spitz in unserem stall* dans Fuldaer Volkszeitung, 6 juin 1958.)

Notes sur *Le poète et la critique* (établies par Hartmut Traub)

LEISEWITZ, Johann Anton (1752-1806) : influencé par Rousseau, il fut le précepteur du jeune prince de Brunswick. Il fut membre du Göttinger Hainbund. Il fut l'ami de Lessing, d'Eschenburg, de Nicolai. Il a écrit une tragédie « Julius von Tarent » dont le thème est celui des frères ennemis.

VOSS, Johann Heinrich (1751-1826) : écrivain, éditeur de l'Almanach des Muses. Il a traduit l'Odyssee.

MATTHISON, Friedrich von (1761-1831) : poète lyrique dont Beethoven a mis en musique *Adelaide* et *Opferlied*. Il fut Hofmeister à la cour de Dessau, puis bibliothécaire du roi de Wurtemberg.

ESCHENBERG, Johann Joachim (1743-1820) : a entretenu une correspondance avec Lessing ; a travaillé sur Shakespeare.

KLINGER, Maximilian von (1752-1831) : il a écrit un drame intitulé *Sturm und Drang*. Il a écrit une tragédie, *Les Jumeaux*, qui a également pour thème les frères ennemis.

SCHRÖDER, Friedrich Ludwig (1744-1816) : acteur, directeur du théâtre de Hambourg.

PAPE, Samuel Christian : poète et prédicateur ; il a fait une traduction du livre de Job.

GÖTTINGER HAINBUND : ce fut, de 1772 à 1774, une union de poètes (comme Leisewitz, Voss, Schubart, Pape) qui, admirateurs de la poésie patriotique de Klopstock, défendaient des idéaux éthiques et religieux.

KOPKE, Rudolf (1813-1870) : historien, historien de la littérature ; auteur d'une biographie de Tieck.

SCHOFFEL, Joseph Viktor von (1826-1886) : poète lyrique.

Ma bibliothèque

1

« Le peintre voulait peindre le garçon avec une cage dans laquelle était perché un oiseau ; mais cette proposition suscita une complète désapprobation : " C'est avec un gros gros tas de livres qu'il faut me peindre, dit-il, ou alors j'aime mieux ne pas être peint du tout. " » (Adolf Stahr, *Lessing*.)

Car sous ce point de vue aussi, ils se redivisent d'emblée en ces mêmes deux groupes qu'on connaît bien : les poètes qui veulent absolument & en droite ligne descendre du « prêtre » ; et ceux qui, interrogés sur leurs prédécesseurs spirituels, répondent avec mauvaise humeur : « bandes de clowns ».

Il est dans l'ordre des choses que l'homme du commun préfère les natures de druides et que ce soit pour lui 1 marque du vrai génie que de ne jamais mettre les pieds dans une bibliothèque universitaire ; car l'homme normal est paresseux, confus et *méchant*¹ — et par conséquent son auteur de prédilection doit être *plus* paresseux, *plus* confus et *plus méchant* : « l'art du poète, dit-on dans ces milieux-là, c'est un don (pff ! I would'nt have it as a gift²) ; au mieux un bredouillis létalautomaticobèque (ce qui donne le plus souvent apocalypses et autres excités de 3^e classe) ; l'écrit doit venir avec une facilité anarchique (et de l'allure forcément hâtive, préchaotique, du résultat, on prétendra qu'elle est intentionnelle). Quant à l'extérieur des poètes de cette espèce, la règle est une « négligence étudiée » ; et donc une drôle de tignasse tête = & cou ; le simple costume doit faire comprendre qu'« y'a quelque chose qui cloche » ; et, pour enveloppe la plus extérieure, ce dont on rêve, c'est presque toujours une Rolls-Royce dorée (bref, un idiot bien mûr, il faut que ça se voie. / Et en même temps l'autre (mon) point de vue : extérieurement et dans la vie, aussi modeste³ et retiré que possible (nous avons bien assez de quoi nous exciter à notre table de travail !). « Mythe » ? : c'est si peu à mes yeux chose de « portée générale » qu'il s'agit au contraire de richesse-banalité schématisée, appauvrie, plumée. Et un clown qui se donne du mal est, selon moi, comparé à un prêtre, un type nettement plus intéressant, plus profond (oui, plus respectable !).

On peut en faire autant qu'on voudra une affaire de goût. Je réclame seulement la liberté de répondre lusingando à qui vient me dire en pleine figure que Stifter a écrit en allemand : comme je tiens « Odysseus » de Joyce pour le livre du siècle — des doutes publiés sont déjà 1 piécette de savoir ; et qui a fourni in the long run la contribution la plus estimable à Gutenberg, nous le verrons bien.

1. *Ndt* : en français dans le texte.

2. *Ndt* : gift = en anglais *don*, et, en allemand, *poison*.

3. *Ndt* : en français dans le texte.

« Qui a envie de connaître dès ce monde les tourments de l'enfer, qu'il vende sa bibliothèque! »
(Alexander v. Humboldt.)

C'est qu'il possédait ses vingt mille volumes (Tieck 16, Menzel 15, Schopenhauer 10, De Quincey 5, moi 3 odd) et du seul fait du nombre, c'est tout un fourré d'informations qui poind ; en gros

a/ combien de livres 1 pauvre cerveau humain, à notre époque, construit comme il est (je veux dire biologiquement), peut-il globalement dominer-administrer ? / Calculé très généreusement, on lit « intelligemment » du 5^e au 25 000^e jour de sa vie ; c'est-à-dire, en comptant un volume par jour (encore une fois c'est très généreux ; ça suppose le temps et le don de la lecture) on pourrait assimiler 20 000 livres (soit 0,1 des livres qui existent).

b/ de combien de livres un écrivain a-t-il besoin ? / Celui qui est taillé comme le curé Johannes n'a, au fond, pas du tout besoin de livres ; pendant ses loisirs, il consomme en général des polars (et au cas où il prendrait l' « Herpès Zoster » pour une divinité grecque, ts, hé bien son public, en tout cas, ne s'en apercevrait pas). Le clown qui se nourrit péniblement de tra(trop)ductions et d'élucu(cul)brations litt.hist. (aussi n'est-il vraiment libre pour se retourner-faire la roue que le soir après le travail), il lui faut beaucoup de livres. En ville, près d'une grande bibliothèque, il se tire d'affaire avec quelques centaines de livres ; dans la solitude de la campagne, où l'autarcie est le principal devoir (on ne peut pas courir ça et là à longueur de journées, c'est une très désagréable entrave de second ordre !), le minimum selon mon expérience, est d'environ 60 mètres de livres (autour de 2 mille unités ; 3 vaudrait mieux ; on finira inévitablement par être, si l'on vit assez longtemps, le spécialiste d'une douzaine de petits domaines).

c/ comment se compose une pareille bibliothèque ? / Non que pour moi la cabane personnelle — un arpent de bruyère alentour ; l'antenne de télévision se balance à l'ombre des bouleaux — soit la mesure de toutes choses ; mais « en moyenne » on aura : 30 % d'ouvrages de référence ; 30 % dans la langue étrangère dont on fait des traductions ; 30 % de littérature spécialisée dans la douzaine de ces vieux domaines favoris déjà mentionnés (peuvent y être également inclus des ennemis intimes), les 10 % qui restent — ma foi ce sont vol(fo)lumes pleins de mystère, les éditions bibliogéniques, la littérature « stomacique » (E.T.A. Hoffmann) qu'on passe en général sous silence : on y vient tout de suite.

d/ pourquoi les « prêtres » n'ont-ils pas de livres ? J'y pense à l'instant seulement, euh... / Réponse : bien sûr ; il y a des photos de « Karl May dans sa bibliothèque » — dommage que, si l'on regarde attentivement à la loupe, la moitié de la splendide mesquinerie se compose de ses propres exemplaires d'auteur ; et que, bien qu'il possède un Pierer en 12 volumes (rien qu'un lexique de 3^e catégorie), le reste du mille-feuilles soit pure décoration. (Avec deux exceptions : le « spiritisme » devait l'exciter ; et l'autre jour un bouquiniste de RDA m'a offert une lettre du vieux où il passait

commande de tout un assortiment de littérature de nourrice : ?). Y a-t-il quelque chose de plus médiocre, de plus jobard, que les « marginalia » de William Blake dans les 5 livres qu'il a peut-être lus au cours de sa vie ? (Voilà une bonne occasion de présenter un imposant livre-album sur le marché de la RFA — c'est une indication que je fournis en passant à nos éditeurs [aussi pauvres en titres qu'avidés d'activité].) Nonnon : celui qui considère comme « poétiques » d'« intemporels » « Chants des Fous » dans des « paysages imaginaires », celui-là doit d'un autre côté trouver le « Savoir » froidement démoralisant et anti-artistique. Et qui a la passion de semer de nouvelles jungles n'aime guère celui qui, certes, n'abat pas les vieilles, n'en recouvre pas les lieux de béton, non, mais trace plutôt une percée pour les flâneurs et draine les trous marécageux qui puent le plus vers le ciel : par quoi la région ne deviendra pas nécessairement plus laide (oui, peut-être n'en deviendra-t-elle dans l'ensemble que plus remarquable ?).

e/ (et maintenant, d'une voix maligne) : messieurs les « clowns » tirent donc les livres à eux dans le but de compiler et de voler ? / Réponse : s'il vous plaît, continuez à lire.

3

1 — « Que vous a-t-il encore fait, le pauvre enfant ? » (Canitz * 1699.)

2 — « Que t'a-t-on fait, à toi, pauvre enfant ? » (Goethe * 1749.)

« Qui sur qui ? » Je regrette, mais, comme on voit, il n'y a pas de question. L'amateur d'opéras qui prise « les Maîtres-chanteurs » de Wagner ou « Tsar et Charpentier » de Lortzing, devrait mettre à côté de leurs livrets la double comédie de Kotzebue (qu'on méprise volontiers) « Les petits-bourgeois allemands + Charlemagne ». Si ça n'est pas « utilisé », et combien joliment et instructivement ! Même le plus beau morceau du grand Edgar Poe, si on le tient du côté du cœur, dans la main gauche, on peut presque toujours prendre dans la main droite quelques vieux livres et faire une comparaison (parfois tout à fait pénible) : « l'île et la fée » ? ; il est passé là quelque chose de « Lolla Rookh », de Moore. « La méthode Thaer et Fedder » ? voir Tieck, l'endroit où ça se trouve/. Et ainsi de suite, etc., ad infinitum. D'abord, donc : exactement de la même façon que son commerce avec les hommes, oui, que toute sa vie influence un écrivain, *sa bibliothèque l'influence aussi !* (« lire », en fin de compte, ne signifie rien d'autre qu'avoir de bons entretiens avec un homme intéressant, souvent même éminent). Sans cesse et partout se construisent des ponts de substance, des marées deviennent forces agissantes, l'idée non ou mal utilisée chez un prédécesseur devient source de forces. Qu'on ne crie pourtant pas, j'y insiste explicitement, tout de suite, et presque toujours avec grossièreté, au « vol ». Car personne ne s'approprie plus notoirement que le « prêtre » (déjà les

patriarches savaient comment tirer du « Gilgamesh » un « compte-rendu du déluge ») ; et deuxièmement il faut distinguer avec précision entre les niveaux subtils mais distincts de l'échelle que voici :

Convergences fortuites

Cryptomnésies

« *Allusions* » voulues (pour la parodie, pour le bel « effet d'écho »)

Achèvement significatif d'une idée-d'1-ligne dont l'initiateur lui-même fait peu de cas (différence entre « gland » et « chêne » !)

Transformation et amélioration d'un épisode complètement inutilisé voire gâché, peuvent donner un résultat raffiné.

L'emprunt-transcription trouvent le plus souvent, assez d' « explications » (jeunesse épuisement manque vieillesse).

Puis vient, évidemment, *l'utilisation insolente-précipitée* qui rend plus mauvais que l'original.

Et finalement, malheureusement, le *plagiat nu*, où on a le front qui se fait presque fatalement planche à laver : (il faudrait, semble-t-il, avoir vécu assez longtemps pour pratiquer ici également le « tout comprendre¹ ». La plupart des « classiques de la littérature mondiale » ne deviennent intelligibles et savoureux que si l'on projette derrière eux aussi bien leur bio(graphie) que leurs lectures ; quel attrait & profondeur le bien oublié Gutzkow n'acquiert-il pas sitôt qu'on fait un effort en ce sens. Celui qui, sur un simple coup d'œil à « Finnegans Wake » de Joyce, est prêt à partir pour tous les Mars, peut-être faut-il lui recommander simplement la fréquentation des livres ; les pages 434 et suivantes sont immédiatement limpides si on connaît Thorne Smith. Qui veut comprendre correctement Fouqué il lui faut connaître un auteur qui n'apparaît même pas une fois dans la « Allgemeine Deutsche Biografie » : Gallus (1762-1807) ; c'est fou d'accord ; mais c'est comme ça. —

Si seulement dans chaque cas nous savions tout ce que les auteurs ont lu ! —

4

« J'aime à fouiller dans les vieux livres — Les nouveaux sont rarement au goût de mon bec (je suis déjà vieux ; le nouveau est loin de moi). »

(Chamisso, *La légende d'Alexandre*.)

C'est une position privilégiée qu'occupe la « première lecture » lourde de conséquences : *plus grave que le premier amour* !

Oui, la fantaisie de l'enfant, sans objet en même temps que curieuse et vagabonde, se fixe, avec une force incroyable, sur un modèle précoce : où se forme un jeu de pensées qui, ensuite, selon la mélodie « on revient toujours »² prend, pour toute la vie et l'œuvre, la valeur, la profondeur d'eaux

1. *Ndt* : en français dans le texte.

2. *Ndt* : en français dans le texte.

souterraines. « La seule vue d'un livre met l'enfant affecté de la fringale de lectures dans un état de convoitise frémissante ; c'est dans le seul imprimé, quel qu'il soit, que le jeune être vit et tisse ; ce sont les coins les plus retirés qu'il cherche pour consommer à loisir la nourriture aimée ; les heures matinales ou celles du soir n'apportent aucun sommeil à l'œil avide de lettres » (Immermann). Un des stigmates de ceux qui sont destinés à émaner un jour en livres de grand style (plus correctement : à s'y dissoudre). Ces « livres d'enfance », il faut les reconnaître.

C'est une énorme difficulté ! Les « livres d'images » les plus anciens ont été le plus souvent perdus ; et en outre, il règne ici le hasard le plus imbécile : ce qui a été accueilli chez les parents (souvent totalement étrangers à la littérature) ; ce qu'on a emprunté à un camarade d'école ou à un voisin étourdi ; le « cadeau de Noël » embarrassé (à la Confirmation, c'est *encore* plus stéréotypé) — *comment* le mot-sérum avec lequel l'enfant est définitivement vacciné, arrive à la maison, c'est vraiment monstrueux comme on s'en fiche !

De temps en temps les poètes eux-mêmes fournissent quelques indications. Chez les auteurs vieillots règne, c'est frappant, le « Robinson » (Zschokke, Jean Paul, jusqu'à Eulenberg) ; chez de plus nombreux encore, c'est « L'île de Felsenburg » : Moritz, Voss, Goethe, Oppermann. Cooper est depuis 1840 un des favoris ; que ce soit pour Gedeke, Verne, Hauptmann, Molo ; il est supplanté à partir de 1890 par Karl May (pour Werfel, Zuckmayer, Zweig, hi, hi [moi ?]) ; chez May lui-même, c'était les romans de concierge de 4000 pages qui sévissaient comme une épidémie en héritage de Sue). Cite-t-on la Bible, ce n'est jamais que l'AT (le NT semble handicaper plutôt que stimuler l'âme de l'enfant — de « l'autre côté », les absurdes recommandations de Schopenhauer concernant les lectures de la jeunesse sont vraiment d'une absence transcendante de compréhension !). Parfois la « lecture décisive » ne se fait que dans les Teens¹ : n'est-elle pas convaincante la description que fait Tieck de la tempête de sentiments dans laquelle — par un très âpre crépuscule d'arrière-automne, dans une allée de peupliers, sous une fine pluie glacée, debout — il dévora « Hamlet » (« 'tis bitter cold to-night ! »).

Ici, où nous ne nous occupons que des auteurs en bouton, qu'il soit fait abstraction de la valeur thérapeutique de chacun des jeux de pensée (le mot se trouve déjà chez Herder et chez Gaudy) ; mais il y a ensuite des conséquences littéraires. C'est le cas de Jules Verne, qui ressentit l'impulsion irrésistible de continuer le « Gordon Pym » de Poe, son livre préféré ; et si raboteux que soit le résultat, son « Sphinx de glace », le fait n'en reste pas moins significatif et instructif. Si nous possédions encore la volumineuse suite que Heinrich Voss a donné à « L'île de Felsenburg », de quel témoignage ne disposerions-nous pas avec sa paraphrase (parce qu'un tel « jeu de pensées prolongé » n'est rien d'autre que la forme en creux de la

1. *Ndt* : en anglais dans le texte.

Réalité qui entoure [et le plus souvent encercle] le joueur ; et un moulage astucieusement fabriqué donne le plus subtil « Portrait of the Artist as a Young Man » !). Que de ces origines reliées ne résulte que rarement de grandes œuvres d'art (bien plus souvent des tragélaphes et des jumarres), ça n'a pas d'importance. L'affaire devient sûrement plus importante du fait des détectives du département de psychologie de la littérature qui suivent des traces, déchiffrent œuvre et vie, livrent des découvertes ; et cette affaire prend une portée générale quand on s'aperçoit que dans la vie spirituelle de l'espèce il y a nettement des « Places de l'Étoile » d'où, à longueur de générations, des flâneurs ne cessent de repartir dans toutes les directions — car la plupart des « choses » en général réussissent dans la mesure où des individus nombreux et possiblement importants y conjoignent leurs jeux de pensée. Voilà qui éclaire ces multiples et bien visibles séries ou plutôt nœuds et entrelacs de la littérature mondiale.

Dans le « chien Berganza », c'est toute une série : Cervantes, Hoffmann, Gaudy, Les « Hohlerden » au contraire ont quelque chose de la plique polonaise, au point qu'un résumé n'en est pas encore possible. Déjà la fantaisie de l'humanité primitive est toute pleine de montagnes creuses, avec trésors et richesses de pays de cocagne vers quoi il faut peiner au long de couloirs difficiles et obscurs. Si on laisse de côté le roi des rats des anciens contes et des épopées, les grandes stations propices à la littérature s'appellent, à l'époque moderne : Holberg, « Nils Klin » ; Casanova, « Ikosameron » (Steinhauser intervient) ; 1863 : en même temps Verne « Voyage au centre de la terre » et Storm « Regentrude » (d'ailleurs un pur conte de fécondité) ; et, toujours à la suite, le « dernier conte » de P. Keller, jusqu'à Werfel et l'épisode du « jardin d'hiver » dans le « Stern » (épisode que je ne connaissais d'ailleurs pas quand j'ai écrit ma « Tina »).

5

« Ici il y avait des éditions précieuses parce que les premières, et là on en voyait d'autres non moins estimables parce que les dernières. Ici il y avait un livre d'une valeur exceptionnelle parce qu'il contenait les dernières corrections de l'auteur, et là un autre qui curieusement tirait son prix du fait que pareilles corrections en étaient absentes. »

(W. Scott, *L'Antiquaire*, chap. III.)

Il faudrait, semble-t-il, une bonne foi vraiment surnaturelle pour indiquer (ne parlons pas d' « avouer ») ce qu'on a tiré de sa propre « Cité des livres », « avec quels faisans et chapons on a nourri son embonpoint » (Goethe ; un grand homme, y compris comme cleptoclaw). A ce propos quiconque écrit sait combien il est difficile de placer à merveille un tout

1. *Ndt* : en français dans le texte.

nouveau mensonge (plus huppé : se faire le créateur d'un grand système de conscience séparé) — même un Joyce qui pourtant s'était éduqué lui-même systématiquement à écarter, autant que possible, les lubies d'écolier, a dû payer un solide tribut à la mémoire de l'humanité : son « Odysseus » et son « Wake », c'est bien par Freud et Carroll qu'ils ont été possibles.

Et c'est toujours mon avis : quiconque produit professionnellement des livres (et qui est menacé d'être tôt ou tard « examiné ») devrait moins faire appel au baiser fourré des Neuf Muses ; ou à la « naissance merveilleuse » dans son intimité la plus sublime ; et le radotage sur les doctrines ésotériques orientales ne renforce pas sa po-po-sition (en tout cas pas chez moi) (ses Orientaux à lui auraient été fous de respect s'ils avaient entendu ricaner un appareil de télé) ; il devrait bien plutôt nous laisser un *inventaire de sa bibliothèque* (à publier après la † : sa veuve qui a parfois bien souffert peut par ce moyen encore gagner de l'argent ; tandis qu'il se trouve à l'endroit qu'il lui faut). *Parabole du hangar* : s'il menace de me tomber dessus ; et si le charpentier qui doit s'occuper de la chose, n'a avec lui, au lieu de ses outils, que de belles phrases sur les anciens mystères de la corporation, et si à ma question : comment peut-il précisément remettre à neuf les colombages, il jette à ma non-barbe, avec une coquetterie superficielle, « l'inspiration, cher monsieur ; tout dans l'inspiration » — alors là, c'est moi qui le reconduis silencieusement par la main à la porte du jardin ; et je préfère faire travailler son concurrent qui pour la charpente n'a pas besoin de telles hypothèses.

Paul Ernst a, en ce sens, détaillé convenablement sa bibliothèque ; Goethe, en tout cas, est surdéterminé ; on peut toujours tirer quelque chose de la « correspondance » (mais jamais le plus important ; « trust a cat among cream ! ») ; en général, la situation des recherches scientifiques est ici encore totalement insatisfaisante. Malheureusement l'espace qui m'est consenti est déjà bien trop plein ; autrement, *mes* confessions quant à mes expériences de lecture auraient maintenant à prendre place et on pourrait s'attendre à quelques petites choses — mais halte-là ! ; non : pareil aveuglement en matière économique, il faut le laisser aux minis(minus)tères de ce monde. En tout cas j'attendrai (ce qui va fatalement arriver) l'enquête journalistique du genre : « les livres qui ont influencé mon œuvre ». Et puis tout sera ramassé et imprimé dans un coquet petit livre de poche (et c'est autant de petits roubles). Des années après, à l'occasion d'éventuelles « œuvres complètes », on pourra reprendre ça dans un volume de miscellanées (et il ne me manquera plus que d'être fait « Miss Celle » !)

(Première publication dans *Die Zeit* du 4 juin 1964.)

Notes sur *Ma bibliothèque* (établies par Hartmut Traub)

STAHR, Adolf (1805-1876) : il a écrit un roman historique *Die Republikaner in Neapel* (1849) et une biographie de Lessing ; il a publié des récits de voyage et des réflexions sur l'art.

MAY, Karl (1842-1912) : c'est l'auteur de *Winnetou*. Arno Schmidt admirait les tendances pacifistes, et anti-impérialistes de son essai *und Friede auf Erden*.

PIERER, Johann Friedrich (1767-1832) : médecin, imprimeur ; il a fondé avec son fils le Pierer Verlag et a publié plusieurs lexiques et dictionnaires dont le Pierer's Konversationslexikon.

CANITZ, Ludwig Freiherr von (1654-1699) : poète qui réagit contre le style ampoulé des poètes silésiens (comme Gryphius, Lohensstein).

KOTEZBUE, August von (1761-1819) ; dramaturge, librettiste, conteur ; il fut diplomate chez le tsar ; soupçonné d'être un espion, il fut fusillé.

GUTZKOW, Karl (1811-1878) : membre de l'opposition démocratique ; journaliste, critique, dramaturge ; a publié un roman *Die Ritter vom Geiste*.

GALLUS, Gottfried Traugott (1762-1807) : professeur et pasteur à Hagenburg ; il a écrit un manuel d'histoire du Brandebourg (en 4 volumes : 1787-1796 ; 2^e édition : 1792-1801).

IMMERMANN, Karl Lebrecht (1796-1840) : conteur, dramaturge, critique et poète ; auteur de *Münchhausen*.

ZSCHOKKE, Heinrich (1771-1848) : a édité plusieurs journaux, dont le journal savant *ISIS* ; fut l'ami de Pestalozzi, Kleist, Wieland ; a écrit des mémoires, et un roman de brigands : *Die schwarzen Brüder*.

EULENBERG, Herbert (1776-1846) : auteur de drames historiques et de comédies ; a publié des biographies : *Schattenbilder*.

SCHNABEL, Johann Gottfried (1692-1752) : auteur d'une robinsonnade : *Die Insel Felsenburg*, livre favori d'Arno Schmidt, et pour lequel Tieck écrivit plusieurs introductions et présentations.

MORITZ, Karl-Philipp (1756-1793) : influencé par *Les Confessions* de Rousseau, il a écrit un roman psychologique inachevé ; *Anton Raiser*.

OPPERMANN, Heinrich Albert (1812-1862) : auteur de *Geschichte des Königreichs Hannover von 1832-1860* et d'un roman *Hundert Jahre 1770-1870*. Arno Schmidt a jugé les écrits d'Oppermann comme de « beaux résultats ». En 1959, Schmidt a produit une pièce radiophonique sur Oppermann, et il a préparé la réédition de l'œuvre d'Oppermann pour la collection « Bibliothek der Haidnischen Alterthümer ».

GOEDEKE, Karl Ludwig (1814-1887) : a édité le journal *Deutsche Wochenschrift* ; éditeur de la première édition critique et historique de l'œuvre de Friedrich Schiller en 17 volumes.

HAUPTMANN, Gerhardt (1862-1946) : auteur de drames et nouvelles pleins de symboles mythologiques, mais aussi d'un drame de critique sociale (*Die Weber*) et d'un drame naturaliste (*Die Ratten*) ; prix Nobel de littérature en 1912.

MOLO, Walter von (1880-1958) : auteur de *Der Mensch Luther*, de *Schiller-Roman*, 4 *Teile* ; après la deuxième guerre mondiale, il a violemment attaqué Thomas Mann.

WERFEL, Franz (1890-1945) : auteur de poèmes expressionnistes, de romans et de pièces de théâtre.

GAUDY, Franz Freiherr von (1800-1840) : auteur des *Kaiserlieder* dans le style de Béranger, et de nouvelles satiriques.

HOLBER, Ludwig (1684-1754) : poète et savant danois, influencé par Molière ; auteur de plus de trente comédies et (en latin) d'un roman satirique et utopique : *Nicolai Klimi iter subterraneum*.

STORM, Theodor (1817-1888) : représentant du réalisme poétique et postromantique ; auteur de nouvelles.

ERNST, Paul (1866-1933) : ancien socialiste, influencé par le naturalisme, il se tourna vers le néo-classicisme ; il a écrit des essais.

Celle : Arno Schmidt habitait près de la ville de Celle.